

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'âme du temps

Serge Bouchard

Volume 37, Number 1 (217), February 1995

Dérives philosophiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32268ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, S. (1995). L'âme du temps. *Liberté*, 37(1), 12–15.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

SERGE BOUCHARD*

L'ÂME DU TEMPS

Les sociétés ont-elles une âme et les temps un esprit ? Bien que cette question soit hors d'usage dans le sens où plus personne n'a désormais le cœur de la poser, sous prétexte que la réponse nous est depuis longtemps donnée, mais surtout parce que la peur du ridicule nous interdit tout sec de simplement la formuler, je me propose de naïvement y revenir, ne serait-ce que pour interroger un objet endormi, question surtout d'insister pour revisiter ce qui nous saute aux yeux mais ne nous dit plus rien. Car rien ne se cache et tout s'expose en ce bas monde de la modernité. C'est son propre et son principe, à la modernité, que de conserver ses secrets en n'arrêtant jamais de les dévoiler.

En face de tant de vérités, en face de toutes les vérités, nous sommes étourdis, victimes d'une surdose, assommés et emportés par une vague puissante hors de ces eaux familières où l'habitude, pour ne pas dire la coutume, nous faisait nager. Certes, nous nagions dans l'ignorance, mais à choisir, baigner dans l'ignorance vaut peut-être aussi bien que faire naufrage dans l'océan de toutes les connaissances. L'argument est ancien, il est de Montaigne, qui l'avait pris ailleurs. Bien sûr, les esprits

* Serge Bouchard a publié *Le Moineau domestique* (Guérin, 1991) et, avec Robert Arcand, *Le Lieu commun* (Boréal, 1994).

éclairés y ont vu, y verront toujours, la source de tous les obscurantismes. Cependant, il nous faut bien admettre, à la lumière de ce qui précède, qu'il y a des risques à s'en remettre aveuglément à la cécité cachée des prétendus voyants. Oui, la connaissance est préférable à l'ignorance, qui saurait le nier, mais de quoi parle-t-on sur le fond ? Montaigne dit encore et aussi que la peste, chez l'homme, c'est l'opinion de savoir. Nous ne savons pas et nous ne pouvons pas savoir, mais nous faisons comme si. Oui, tout le reste est un élan de prétention. Or, Montaigne, sans le savoir justement, n'anticipait-il pas une quelconque ère moderne, pour lui à venir, pour nous qui est là, une ère de l'indiscutable, une ère radicalement efficace, farouchement pratique, une ère fondée sur la toute-puissance d'un savoir énergétique, lui-même intouchable sous le rapport de sa nature et, partant, frappé au coin d'une immunité aussi intégrale que suspecte ? Il n'est pas exagéré de soutenir en effet que l'incommensurable savoir moderne est irrésistible. Il n'y a rien avant, il n'y a rien après, ni même rien autour, la construction des systèmes scientifiques d'explication impose sa mesure et cela même si, dans nos univers forgés de vérités et gorgés de réalités, chaque avancée se gagne au prix d'une réduction. Mais nous ne voyons rien de l'amputation. Nous vivons sous la dictature de la fascination, dans le confort et la béatitude d'un monde où l'idée s'appauvrit au point de n'en être plus qu'une. Mais nous accumulons les faits et les preuves.

En fait, la modernité ne nous dit rien. Elle parle et parle sans arrêt, se nourrissant de bruits et de fritures, stérile sous le rapport du sens, mais inépuisable sous le rapport de ses activités d'expression. Elle n'arrête jamais de s'exprimer, la modernité. Pour en être, il suffit de parler, car la parole ne vaut rien. Le véritable inédit, c'est l'imprimé que personne ne lit, disait un vieil auteur dont

nous n'avons rien retenu. Il ne pouvait dire mieux, le vieux. La meilleure façon de ne jamais être lu, c'est bien de publier. La meilleure façon de ne rien dire, c'est de s'exprimer sans relâche, sans égard au sens possible, ce qui confirme l'opinion de Kant qui prétendait que le plus grand des mutismes n'était pas de se taire mais bien de parler. À cet égard, la société moderne est muette comme une carpe et bavarde comme une pie. Pour réussir ce tour, car c'en est un fameux, il suffisait de faire le vide de sens. Produire et diffuser de la parole l'emporte sur l'acte de parler. Elle parle, elle parle, mais ne la boucle plus. Elle ne se ramasse plus dans ce lieu central qu'est le sens commun et figuré d'un monde qui s'entend réfléchir.

Dès lors, c'est l'âme de notre temps que de nier son propre esprit. Nous ne savons pas ce qu'il en coûte, car il en coûte, mais qui saurait se révolter devant le potentiel de la modernité ? Elle a une énergie, une aire de diffusion, une capacité de production, des moyens de séduction qui la mettent dans une « classe à part », où elle s'est développé une complexion incomparable. D'une certaine façon, la modernité a son authentique profondeur qui est l'étendue de sa surface. Littéralement parlant, elle est l'empire des grandes surfaces, celui-là qui s'amenuise en tout afin de tout couvrir. D'où notre obsession du mètre carré.

Avant d'être le penseur de l'absurde, Camus est le philosophe de la modernité. « S'il est des paysages qui sont des états d'âme, ce sont bien les plus vulgaires », écrivait-il, comme ennuyé. Et c'est cela qui tient, rien que cela qui tient. Les esthètes et les nostalgiques auront beau déprimer devant tous les boulevards Taschereau du monde entier, ils ont devant les yeux le vrai visage de la modernité. Le reste n'est que boiseries vieillottes que les démolisseurs emportent. Il est des beautés anciennes

qui n'ont plus leur place en ce bas monde, ce sont des menteries artisanes, des mensonges bien tournés, des allées aussi fleuries que courtisanes, des jardins obsolètes qui n'attendent que le râteau du promoteur, une mise en valeur qui égalise, la valeur de la platitude. Périphéries et désuétudes grossissent tous les jours les entrepôts des antiquaires.

Nul, qui le voudrait, ne pourrait détourner l'énergie de notre temps à d'autres fins. La modernité a un registre et elle n'en a pas d'autres. Celui-là lui suffit bien qui la rend si accorte, elle qui n'arrête jamais de nous dire la vérité. Ici, l'homme n'a qu'un seul temps, celui de son utilité. D'où le face à face avec l'absurde, une fois saisi ce rapport avec la vie moderne. Plus question de se mentir dans un monde où tout se vérifie. La modernité désacralisante est une véritable « coupe à blanc » dans le territoire de nos penchants. Sa pensée unidimensionnelle a procédé à l'humiliation de toutes les autres pensées ; elle a purgé, par le moyen de la lecture du monde, tout ce qui, dans nos rapports avec le réel, n'avait pas son utilité générale, lire son utilité pratique et immédiate.

Coupure historique que ce tarissement de la source des sens pour la raison d'un seul qui est la négation de tous les autres.